

La pièce se compose de trois actes - le matin, l'après-midi et la nuit du 26 juillet - et dure approximativement 80 minutes.

DISTRIBUTION

Général **Simón Bolívar**

Libérateur du Nord

Général **José de San Martín**

Protecteur du Pérou

Colonel **José Gabriel Pérez**

secrétaire de Bolívar

Major **Roberto Canela**

membre de l'entourage de Bolívar

Colonel **Tomás Guido**

aide de camp de San Martín

La date : 26 juillet 1822

L'endroit : La bibliothèque de l'ex-gouverneur espagnol de Guayaquil.

ACTE I

Le matin du 26 juillet 1822. La scène est un large bureau en boiserie, dans ce qui était l'ancien Palais du Gouverneur espagnol, et qui maintenant fait office de bureau de Bolívar. Il y a une double porte, une fenêtre, des livres, deux rectangles blancs et deux clous solitaires au mur, où jadis pendaient des tableaux. Un bureau et plusieurs chaises, deux fauteuils, un drapeau de la Grande-Colombie posé contre le mur, un tapis et une petite table en bois avec des verres et quelques bouteilles. Pérez est dans le bureau, un livre à la main. Canela entre dans un état assez agité.

CANELA. – Tu lui as dit ?

PÉREZ. – Quoi ?

CANELA. – Merde ! Que San Martín arrive.

PÉREZ. – Bien sûr que non. (*Il remet le livre sur l'étagère.*) Pourquoi c'est toujours moi qui dois lui donner les mauvaises nouvelles ?

CANELA. – (*Encore agité*) Pour l'amour de Dieu ! San Martín sera ici très bientôt. Son bateau a été vu hier soir depuis le promontoire.

PÉREZ. – Bon sang.

CANELA. – Fais en sorte qu'il le sache.

PÉREZ. – (*Il acquiesce*) Oui, mais à la seule évocation du nom de San Martín, il commence à pester.

CANELA. – Mais pourquoi ? C'est lui le Libérateur.

PÉREZ. – Mais n'oublie pas que San Martín est aussi un Libérateur.

CANELA. – Allons donc ! Comme s'il n'y avait pas assez de place pour deux dans ce gigantesque continent ! Tu crois que San Martín sait que nous avons pris Guayaquil ?

PÉREZ. – À l'heure qu'il est, sans doute. Mais le savait-il avant de quitter Lima ? Je n'en suis pas sûr.

CANELA. – De toute façon, je suis sûr qu'il avait déjà l'intention de venir ici.

Canela va vers la table où sont posées des bouteilles, il en ouvre une, la sent, boit un coup et la repose sur la table.

CANELA. – Rhum. (*Un temps*) Pas mal.

PÉREZ. – Alors Bolívar l'aura pris de court.

CANELA. – Oui, mais le chef a eu de la chance.

PÉREZ. – Non, la chance appartient à celui qui la saisit. Bolívar savait que San Martín avait des visées sur Guayaquil, il s'en est donc emparé dès qu'il a pu. Maintenant, c'est à San Martín de jouer le prochain coup.

CANELA. – Je doute qu'il ait les troupes suffisantes.

PÉREZ. – (*Rit*) Et Bolívar est arrivé ici le premier...

Subitement la porte s'ouvre et Bolívar entre, seul.

BOLÍVAR. – (*Lançant un regard furieux à Canela*) Qu'est-ce que vous faites là ? Je n'ai pas besoin de vous.

CANELA. – Bien, mon Général. Veuillez m'excuser.

Canela sort.

BOLÍVAR. – (*À Pérez, avec de la colère dans la voix*) Pérez, pourquoi ne m'avez-vous pas informé de l'arrivée de San Martín ?

PÉREZ. – Pardonnez-moi, mon Général, mais je viens seulement de l'apprendre moi-même.

BOLÍVAR. – C'est scandaleux ! À quoi joue-t-il ? Pourquoi ne m'a-t-il pas dit qu'il venait ici ?

PÉREZ. – Mon Général, il vous a écrit pour vous dire à quel point il souhaitait s'entretenir avec vous. Vous m'avez montré la lettre. Souvenez-vous ?

BOLÍVAR. – Je sais, mais c'était il y a plusieurs mois déjà. Pourquoi veut-il me prendre par surprise maintenant ?

PÉREZ. – Je parie que la surprise sera pour lui.

BOLÍVAR. – Que voulez vous dire ?

PÉREZ. – J'estime qu'il avait l'intention de planter le drapeau péruvien ici. (*Un temps*) Et ensuite de vous rencontrer à Quito.

BOLÍVAR. – (*Il rigole avec agressivité*) Et bien, il est arrivé trop tard !

PÉREZ. – (*Un temps*) Mais vous le recevrez... ?

BOLÍVAR. – Bien sûr que je le recevrai.

PÉREZ. – Peut-être veut-il discuter aussi de la libération du Pérou.

BOLÍVAR. – (*Avec sarcasme*) Très perspicace, Pérez.

PÉREZ. – Certainement il aura besoin de notre aide.

BOLÍVAR. – Que nous ne lui apporterons pas. J'ai besoin de toutes mes troupes pour m'assurer le contrôle total de la Colombie.

PÉREZ. – Quoiqu'il en soit, il ne reste plus grand chose à faire, n'est-ce pas ?

BOLÍVAR. – Tout prend du temps, Colonel. Nous avons mis cinq ans à libérer Bogotá. Pour San Martín, ça a été pareil. Il a pris dix ans pour arriver jusqu'ici. Ecoutez, Pérez, ce qui compte, ce n'est pas la difficulté des choses. Ce sont les résultats. (*Un temps*) Il nous reste combien de temps avant qu'ils ne débarquent ?

PÉREZ. – On m'a dit que les courants de la baie de Guayaquil sont assez forts.

BOLÍVAR. – Nous avons donc un peu de temps ?

PÉREZ. – Pour quoi, mon Général ?

BOLÍVAR. – Pour organiser une réception appropriée. San Martín est le Protecteur du Pérou. Il mérite une garde d'honneur. (*Un temps*) En plus, il faut qu'il comprenne très clairement qui commande ici. Nous sommes ses hôtes, lui, l'invité. (*Un temps*) Ah, oui, j'ai une idée. Envoyez un canot pour l'accueillir. Nous devons faire en sorte qu'il se sente le bienvenu. Cela lui fera baisser la garde. Attendez. Je vais vite lui écrire une missive.

PÉREZ. – J'ai encore la lettre que vous lui avez écrite hier.

BOLÍVAR. – Non, pas celle-là. Venez, écrivez ceci.

PÉREZ. – Oui, mon Général.

Pérez va vers la table avec une plume et du papier.

PÉREZ. – Prêt, monsieur.

BOLÍVAR. – Bien. (*Un temps*) « Mon très cher Général. À cet instant nous avons eu la surprise... » (*Un temps*) Dois-je dire, « surprise » ? Vous avez raison. C'est sûrement lui qui est surpris. Bien, laissez comme ça. Non, remplacez-le par « ... la très agréable surprise d'apprendre que Votre Excellence est arrivée dans les eaux de Guayaquil. Je suis impatient que notre rencontre puisse contribuer au plus grand bien de l'Amérique du Sud et... » (*Un temps*) « ... et que mon intense désir de forger une glorieuse amitié avec le père du Chili et du Pérou soit comblé. »
(*Un temps*) Oui, c'est bien comme ça.

Bolívar va vers la table et signe la lettre. L'officier saupoudre la signature et appose le sceau.

BOLÍVAR. – Faites-la partir immédiatement.

PÉREZ. – Oui, mon Général.

L'officier sort, laissant Bolívar tout seul. Il fait les cent pas, s'adressant parfois au public.

BOLÍVAR. – Il pensait donc me tendre un piège. (*Il sourit*) Et il aurait réussi si j'avais perdu un mois de plus. Ou si lui était arrivé un mois plus tôt. Mais il est de nature hésitante.

Mon Dieu, il a mis dix mois à prendre Lima. Il arrive toujours en retard. (*Il sourit*) Aujourd'hui encore.

Pérez entre.

PÉREZ. – Général, votre lettre est en chemin vers le Général San Martín, mais son bateau est déjà à quai.

BOLÍVAR. – Comment ?

PÉREZ. – Oui, il a envoyé l'un de ses officiers pour l'annoncer. Le Colonel Guido. Il a un message pour vous.

BOLÍVAR. – Une lettre ?

PÉREZ. – Non, un message verbal. Je le fais entrer ?

BOLÍVAR. – Oui, faites-le entrer.

L'officier sort un moment, Bolívar ajuste son uniforme, et l'officier revient avec le Colonel Guido.

PÉREZ. – Mon Général, permettez-moi de vous présenter le Colonel Tomás Guido.

GUIDO. – (*Faisant le salut militaire*) Mon

Général, c'est un grand honneur. J'apporte les salutations les plus affectueuses du Général San Martín.

BOLÍVAR. – Merci. Soyez le bienvenu. (À Pérez) Vous pouvez vous retirer.

Pérez acquiesce et s'en va.

BOLÍVAR. – Et bien, mon Colonel, en voilà une surprise.

GUIDO. – Ça l'est également pour nous, mon Général.

BOLÍVAR. – Que voulez-vous dire ?

GUIDO. – Nous pensions vous trouver à Quito.

BOLÍVAR. – Eh bien nous sommes ici. Je vous en prie, asseyez-vous. (*Ils s'asseyent tous les deux*) Oui, nous sommes arrivés de Quito au début de ce mois et comme vous le voyez, nous mettons de l'ordre dans cette ville miteuse.

GUIDO. – Bien sûr, c'est un endroit qui convient mieux pour la réunion. Et la situation à Quito maintenant ?

BOLÍVAR. – Ah, absolument calme. Nous avons été accueillis à bras ouverts et la garnison

espagnole s'est enfuie. À ce propos, le régiment péruvien a combattu avec beaucoup de bravoure. Nous sommes reconnaissants au Général San Martín pour son soutien.

GUIDO. – Il sera ravi de l'entendre.

BOLÍVAR. – En tout cas, Quito fait désormais partie de la Grande-Colombie.

GUIDO. – Félicitations, mon Général.

BOLÍVAR. – Et, bien entendu, il en est de même pour Guayaquil.

GUIDO. – Ah, vraiment ?

BOLÍVAR. – Oui. Elle a adopté le drapeau de la Grande-Colombie (*il montre le drapeau qui se trouve près du mur*) comme tout le reste de cette nation. (*Pause, il se lève, il marche vers le drapeau et le déplie*) Le voici.

GUIDO. – Magnifique, en effet.

Pause.

BOLÍVAR. – Colonel, je voudrais que le Général San Martín sache que je suis vraiment heureux de le rencontrer. Un homme remarquable, des exploits extraordinaires.

Il a toute mon admiration. (*Pause, puis il s'assied et fixe Guido du regard*) Mais, si je puis me permettre, quelles sont les motivations de sa visite ?

GUIDO. – Mon Général, comme vous le savez par les lettres que vous avez échangées avec lui, il souhaite depuis longtemps vous rencontrer. Il avait l'intention de venir ici il y a trois mois mais il a été retardé par quelques complications au Pérou.

BOLÍVAR. – Des complications ?

GUIDO. – Eh bien, mon Général, ce n'est pas un secret que l'Espagne considère le Pérou comme le dernier joyau de son empire sud-américain. Et même encore aujourd'hui, après douze ans de guerres, elle ne veut pas lâcher prise.

BOLÍVAR. – Ah, oui, déjà douze ans de lutte. (*Un temps*) Mais pas pour les péruviens. La guerre les a épargnés jusqu'à maintenant.

GUIDO. – Exactement.

BOLÍVAR. – Eh bien, les choses ont changé.

GUIDO. – Oui, mon Général. L'Espagne a été vaincue partout en Amérique du sud sauf

dans les montagnes du Pérou. Et le pire c'est que le mot « liberté » tétanise encore beaucoup de colons riches et puissants à Lima. Quand le Général San Martín a commencé à accorder certains droits à leurs esclaves, cela ne l'a pas rendu très populaire.

BOLÍVAR. – Je l'imagine. Il a bien fait, mais ce n'est pas facile. J'ai libéré mes esclaves au Venezuela, mais la majorité des propriétaires terriens ont refusé de le faire.

GUIDO. – Et il y en a pire. Lorsque Napoléon a occupé l'Espagne et que nous avons commencé à lutter pour notre indépendance, l'aristocratie de Lima est restée fidèle au roi Ferdinand jusqu'à sa restauration. (*Il sourit*) Ils ont même des titres de noblesse.

BOLÍVAR. – Le Général San Martín devrait remettre ces gens à leur place.

GUIDO. – Je pense que le problème se résoudra de lui-même lorsque les royalistes seront vaincus. Ce jour là, la population de Lima comprendra que le passé, c'est le passé.

BOLÍVAR. – Et quand arrivera-t-il, ce jour ?

GUIDO. – Bientôt, nous l'espérons.

BOLÍVAR. – Votre armée est-elle assez puissante ?

GUIDO. – C'est une question qu'il faut poser au Général lui-même.

BOLÍVAR. – Donc, la réponse est non.

GUIDO. – Les Péruviens ne veulent pas payer pour une armée qui vaincra les espagnols.

BOLÍVAR. – Faites-les payer !

GUIDO. – Mais le Congrès...

BOLÍVAR. – (*Avec dédain*) Ah, le Congrès ! Fermeté, fermeté ! Le Général a déjà montré mille fois de quel bois il était fait. (*Un temps*) Mon Dieu, cette traversée des Andes ! Étiez-vous avec lui ?

GUIDO. – Oui, monsieur.

BOLÍVAR. – Racontez-moi. Je parie que les Espagnols se sentaient bien en sécurité derrière cette muraille de montagnes.

GUIDO. – Ils savaient que nous préparions une armée à Mendoza pendant trois ans.

BOLÍVAR. – Bien sûr. Ils avaient des espions.

GUIDO. – Eh bien les espions se sont trompés. Ils ont cru que nous emprunterions le chemin facile. Mais le Général a choisi une voie à plus de 4.000 mètres. (*Un temps*) Là-haut nos ennemis étaient le froid, la neige, les orages. La seule chose à laquelle nous pensions, c'était avancer. (*Un temps*) Nous avons perdu 5.000 mules, 1.000 chevaux et 300 hommes morts de froid, certains tombés dans les ravins. (*Un temps*) Mais le reste d'entre nous, nous étions presque 5.000, nous avons réussi.

BOLÍVAR. – Et il a fallu encore se battre, n'est-ce pas ?

GUIDO. – Oui, l'Espagne a envoyé des renforts depuis le Pérou, mais au final le Général San Martín a remporté la victoire, comme vous le savez, lors de la bataille de Maipú.

BOLÍVAR. – (*Un temps tandis que Bolívar se met debout*) Oui, oui, Maipú, un énorme triomphe.

GUIDO se lève lentement.

BOLÍVAR. – Non, je vous en prie, restez où vous êtes. (*Il désigne d'un geste les boissons*) Voulez-vous boire quelque chose ?